

Les translations furtives



Les translations furtives 1

« Ce sont les décrets d'un autre empire et singulier.
On les subit ou on les récuse, sans commentaires, ni gloses inutiles,
d'ailleurs sans confronter jamais le texte véritable : seulement les
empreintes qu'on lui dérobe. »

Victor Segalen, *Stèles*.

Éventuellement.

Assise devant sa porte. Non pas assise. Sur le seuil. Elle attend que passent les ceusses soldats de Tarbes au retour du golfe. De la guerre du Golfe.

Personne ne sait comment se comporter. Il y a des drapeaux tricolores comme il a dû y en avoir à la Libération. Ils reviennent du désert et rien n'est réel. Dans leurs engins camouflés.

Personne ne sait comment se comporter ; certains applaudissent timidement. Ils l'ont vue à la télé. Une guerre abstraite. Une guerre de fiction. Ni 14, ni 40, ni Indochine, ni Algérie. Rien. Ils ont ramené des maladies, les Américains. On ne sait pas lesquelles. Et les gens savent bien que ce qui s'est passé là-bas, derrière l'écran, c'est autre chose. Et cet « autre chose » passe dans les flancs des chars camouflés. Presque pas de morts. Une guerre de série télévisuelle.

Événementiellement.

Assise devant la porte pour regarder ce qui a été annoncé : le passage des soldats de Tarbes (dont on aurait bien eu besoin quand Wellington est venu assiéger Toulouse). À la radio, elle entend que les reliques de sainte Thérèse de Lisieux ont été promenées dans toute la France. Et même que François Mitterrand est descendu de son appartement parisien lors de leur passage dans sa rue pour les toucher. Oui, elle se sent un peu comme à Estaing pour la Saint-Fleuret quand la procession

s'avance et que la plupart des corps sont comme absents de ce qu'ils font - oh ces petits anges à lunettes et couronnes de galette des rois !

Éventuellement.

Assise alors devant sa porte, après que les soldats sont passés. Elle ne les a pas vus. Les soldats. Le désert. Les engins camouflés. Puis plus personne n'en a parlé.

La maison sur le seuil de laquelle elle se tient est petite. Elle y est seule avec sa vie passée que sa vie présente ne rejoint pas. Quand elle parle, elle égrène son jardin de phrases amalgamées aux objets. Et elle parle du temps aussi. Et cette parole est comme le rite du vide et crée une tranchée entre les autres et elle pour que rien n'ait lieu. Elle n'a pas d'animal. Il n'y a pas d'autre âme et les insectes qui rôdent comme des petites virgules de présence sont comme des cils de poussière dans la solitude.

La maison sur le seuil de laquelle elle se tient ne lui appartient pas. Elle la loue. Chaque mois elle paie au Trésor public un loyer. Elle appelle ça sa louée et ça lui va.

C'est au milieu de toute cette population aguerrie à son lieu qu'arrive un jeune homme. Il habite au-dessus de l'ancienne cordonnerie. Cette place lui va bien. Un T2 loué par l'épicier. Il a de longs cheveux et le RMI. Il est resté huit mois puis est parti. Lorsque l'épicier est venu rendre la caution et faire l'état des lieux, il n'était plus là, mais tous les murs étaient recouverts de feuilles manuscrites. Pendant longtemps il n'a rien dit car il ne savait pas quoi en faire. Il passait parfois de longues après-midi à lire ce qui était écrit. Il ne comprenait pas ce qu'il lisait mais se sentait dans l'incapacité de détruire les feuilles. Il ne reloua pas l'appartement.

« Oh il se passe de drôles de choses dans les frontières ! » Il entendit cela à la radio. Sous la lampe, il tentait d'écrire, la seule activité qui lui aille. Il campe là, à la frontière entre plusieurs espaces. Contrôle douanier et contrebande. Il observe une punaise verte marchant sur la tranche du livre et au bord de la faire disparaître, il prend conscience que cet insecte inoffensif est une partie de son âme exilée dans l'immensité de l'écriture et se prend d'affection pour cette bourdonnante chose

arrêtée sur le livre. Puis elle se pose sur les carreaux de la page dans la frontière incluse et marche lentement. « Oh mes petits carreaux aveugles, se dit-il, allez-vous enfin vous ouvrir ? »

Vous aviez ri lorsque je vous avais parlé de ces reliques. Vous vous étiez demandé en quoi cette pratique archaïque pouvait intéresser nos contemporains. Mais déjà vous aviez compris que ces translations furtives se déplaceraient encore et habiteraient d'autres objets. Et que c'est à partir de là qu'on pourrait porter un nouveau regard sur ce qui nous entourait ici.

Il fallut entamer une autre histoire et ce fut celle-ci. Lorsque Portino, l'homme du car et Déborah quittèrent promptement Toulouse au moment où le quartier Saint-Cyprien s'enflammait, quelqu'un du côté de Saint-Juéry dans le Tarn se réveilla en sursaut et sentit monter en lui un irrépressible besoin d'écrire qui le poussa vers la table de la cuisine avec un petit cahier noir, au milieu de quelques miettes oubliées et comme sous la dictée, il écrivit ceci :

« Aux douze coups de minuit, coupures du temps sur ma joue en feu, j'allumerai un four pour le mal et j'y brûlerai la misère qui casse, la saloperie qui mutile, chaque pulsion de mort. Et les bouteilles qui sortiront de cette cuisson contiendront le vin neuf de ce que j'écrirai. »

Lorsqu'il l'eut écrit (et peu importe à la limite qu'il l'ait écrit) il se rappela qu'on avait trouvé au bord des mégisseries de Mazamet des plantes de Nouvelle-Zélande venues avec les laines des moutons.

Je me suis donné une offrande, une issue, quelque sente divine devinée au détour de mon être-là. Ensuite, comme lorsqu'on croit à la fin d'une crise que cela est fini pour toujours et que cette chose-là qui fait tant souffrir ne reviendra plus, alors que soudain elle explose, encore plus forte et imprévue. Je me suis dévêtu devant le paysage et j'ai donné en offrande au lexique du paysage mon chant faillé où les blessures petites ruisellent en filaments incandescents. (Comme il entend le clic-clic venue de la clôture électrique, il entend un clic-clic d'une boucle magnétique empêchant ses propres chevaux de sortir et pourtant l'un d'eux vient de s'échapper par une fente immense.)

Ensuite à force d'incendies – appeler incendie cette présence brûlée – s'est redessiné un paysage étrangement pareil à celui qui le précédait. Un coup de main de pillards. Chaque fois une razzia de ce qui aurait pu être vécu autrement. Une razzia de regards, de façons de poser son corps au monde, de le rapter pour le donner au travail, puis aux amusements, aux loisirs, aux images, à la saturation des images et se retrouver au bout, privé de tout.

Tant de temps pendant lequel rien ne se passerait. Comment habiter chaque minute ? Une éternité allongée faite de journées sans coupures. Il y aurait quelque personne au monde créée expressément pour nous parler, que nous ne rencontrerons jamais. Pour cela nous les inventons. Pour rien d'autre.

Sur le mur jaune, il y avait écrit : Je ne peux pas aller plus loin. Il aurait dû garder cette maison intacte et faire visiter. Une maison d'écrivain d'avant et de pendant l'écrit pas de l'après quand la reconnaissance a fait ses dégâts. Maison de l'écrivain inconnu.

Il avait simplement noté tout ce qui lui était arrivé dans la journée. Depuis le réveil où il avait vu la lune braconner dans le jour après une nuit d'étau angoissée jusqu'à maintenant où les pieds dans les pantoufles froides et le sexe vaguement bandant, il regardait l'aube poindre dans les viscères de la colline. Aube tu n'es qu'une pâle frontière dont on ne voit aucun des deux côtés. Il n'y a pas de pays où l'on puisse aller vivre quand tu arrives aube. Le jour n'est pas un pays. La nuit n'est pas un pays. Et l'aube n'est qu'une pelote des fils de l'exil. Les glissements de terrain coulent jusqu'au for intérieur. Pluies nouvelles. Pluie d'âmes.

Et tu vas te poser sur une chaise au seuil de ta maison à attendre que passe le camion attendu, avec GRAVELEAU écrit sur les flancs. Mais ce matin passe un autre camion, un bibliobus, sur le flanc duquel sont écrites des phrases inachevées, comme si les mots traversaient les parois de métal pour aller contempler le paysage. Et ce paragraphe en voyage a peut-être été extrait des murs de la chambre du jeune homme. Tu tentes de te remémorer la nuit de Saint-Cyprien, mais tu ne peux t'approcher de cette nuit où eut lieu comme une rupture définitive dans le lieu et la fuite dans le pays.

Les translations furtives 2

« Lorsque nous avançons sur cette colline arasée, avec nos ruisseaux à la main... » Une phrase parmi tant d'autres écrites sur le mur. Cette phrase, tous ceux qui l'avaient lue s'en souvenaient. Chacun la portait en lui au bord des lèvres, n'éclosant jamais. Et le sens qu'elle contenait, obscur à tous, dégageait une présence extrêmement forte. (Madame Escande, la bouchère, me parla d'un après-midi d'enfance à chercher les petits poissons dans une boralde glacée ; la froidure habitait encore ses mains ; elle sentait la coulée glaciale de l'eau paralysant ses doigts au travers desquels les vairons passaient.) C'est un peu comme cela que chacun vivait cette phrase.

Et ce fut pourtant elle, celle qui était sur le seuil de sa maison, qui comprit que si elle taisait cette phrase, les autres sans doute taisaient aussi d'autres phrases, peut-être prises aux murs de la chambre. Alors elle imagina chaque habitant ici porteur d'une ou plusieurs phrases fragments d'un texte à reconstituer pour former un premier ensemble puis d'autres à assembler en un premier chapitre (un peu plus loin un lieu-dit : le chapitre d'en haut), puis d'autres pour un livre sans fin.

Pour inaugurer ce nouvel état du monde elle décida de lancer sa phrase au premier venu : « Lorsque nous avançons sur cette colline arasée avec nos ruisseaux dans les mains... » L'homme la regarda effaré, heurta une voiture et s'étala de tout son long dans la rue.

Cet accident inaugura toute une série de petits dysfonctionnements dans la ville. Car, dans chaque personne, la phrase détachée du mur, entrée en elle, y tournoyait, passait le seuil des lèvres et provoquait des chutes, des évanouissements ; certains, pendant plusieurs jours, prenaient un air absent, une

femme disparut. Les gens en parlèrent mais sans faire de lien avec la phrase qui tournoyait en eux et qu'ils évacuaient. C'est alors qu'on reparla de sorcellerie. Les langues se délièrent avec facilité pour évoquer un oiseau noir lâché en plein mariage dans l'église, des crapauds cloués sur les clôtures pour rendre le bétail malade et autres pratiques indélicates. C'est pour cela qu'elle quitta le village mais aussi parce qu'une nuit le camion était repassé.

Si j'avais à rendre compte de toutes les translations furtives qui eurent lieu à l'occasion de la Saint-Fleuret, ce livre ne suffirait pas. Tout commença avec la sempiternelle dégustation de tripous dès l'aube. Un abominable cauchemar pour qui n'en a pas l'habitude – comme de s'éveiller en pleine nuit en proie à une terrible phobie de tout l'espace qui oblige à se lever et à bouger pour s'en débarrasser comme d'un chien pendu à vos basques – mais pour eux une simple vérification du bon fonctionnement de la machinerie stomacale. À les voir se régaler de ces petites boules de tripes finement cousues, on aurait pu les croire se régaler d'un bout d'eux-mêmes dans ce rituel étrange, venu combler un espace vide laissé par la nuit. (Comme un écrivain en proie aux rythmes saccadés de ses écritures sans projets qui le traversent.)

Dès lors qu'ils surent que le camion ne réapparaîtrait pas, comme une résignation gagnant tout le paysage, ils se recouvrirent d'une mince pellicule de gris et de tissu fermière jusqu'aux volets des maisons. Cependant il y eut des rumeurs sur sa présence dans le Lot.

Les translations furtives 3

À vous d'adjoindre à la dictée quelque chose d'autre que nous n'écrirons pas.
Car si nous ignorons ce qui se passe dans chaque maison écrire ne sert à rien.

Si nous ne savons pas le restituer, comme cette goutte tombée
du verre au milieu de la page et qu'il faut éviter, si donc nous devons
faire un détour pour écrire, alors que c'est cela que nous voulons écrire :
l'improbable qui survient.

Au moment de me mettre à écrire ; je suis dans une suite d'un livre écrit, depuis toujours,
à réécrire, cheminant en moi et dont je suis soudain l'aboutissement.
Mais tout ce qui précède n'a pas d'existence en dehors de moi.

Nous ne faisons que réécrire un livre déjà écrit en nous et dont nous vérifions chaque jour
l'absence dans chaque fragment écrit.

Alors, qu'est-ce qui motive cette présence/absence ?
À chaque fois un amoncellement d'autres phrases sur le récit en cours.
Le camion de déménagement sur les flancs duquel est écrit en grosses lettres GRAVELEAU, et qui a chargé au Bazacle des

Les translations furtives

caisses dont on ignore le contenu (on saura plus tard qu'il s'agit de reliquaires volés dans toute la région), s'est dissipé dans le pays.

Enquête sur le camion : ... «... mais je le sais pas moi, Monsieur, exactement à quelle heure je l'ai entendu... je sais que je ne dormais pas parce que depuis que mon pauvre mari est mort je ne dors pas bien... et je me suis dit parce que c'est pas habituel ces gros camions qui passent dans la nuit... que peut-être il y a des routes barrées, des grèves, je sais que je l'ai entendu ralentir puis le moteur a ronflé plus fort et je suis restée longtemps à l'écouter comme si une part de moi-même s'en allait avec lui... c'est vraiment ce que j'ai ressenti... »

Travailler dans une aube nue
avec ce qu'il faut d'expédients
pour contenir le jour.

Cette histoire qui m'effraie tant j'y sens de lancinantes douleurs sèches.

Tout est loin au-dessus de nous
Ce que je veux dire n'accède jamais
Je relis et ce que je relis ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

C'est comme si un état de manque généralisé s'était abattu sur le pays. Une insatisfaction tenace se répandait dans chacun. Une incomplétude dans le vivre malgré l'apparent équilibre de la société. Cette disparition des reliquaires avait engendré cet état de façon subite. Un ouragan, une inondation, une catastrophe naturelle, et avait même inventé le lieu de son déroulement : à la jointure entre l'homme et le paysage, dans cette marge aérienne, sans doute abouchée à l'âme.

Il est temps de parler de ces reliquaires. Mais il n'y avait pas que des reliquaires ?

Voilà la liste de ce qui avait disparu :
La statue de Sainte-Foy de Conques, le crocodile de Saint-Bertrand-de-Comminges, les tapisseries de la collégiale de

Saint-Gaudens, les Corps saints de Saint-Sernin, Sainte-Cécile d'Albi, le Christ de Caylus, les nymphes de Bagnères-de-Bigorre, la corne d'abondance sur la façade de l'église Saint-Victor à Montesquieu-Volvestre, les stalles sculptées de la cathédrale d'Auch, le diable du pont Valentré, des momies du musée Champollion de Figeac, un sarcophage de pierre de l'église de Luz-Saint-Sauveur, la Vénus de Lespugue...

Elle entrouvrit la porte et regarda vaguement inquiète. Oui, on avait frappé. Et je me trouvais face à elle. Son visage étonné me questionna avant que de pouvoir dire un mot. Elle me fit entrer dans sa cuisine au lino clair et propre, avec au centre une table en bois recouverte d'une toile cirée à carreaux. La cuisinière à bois presque neuve soufflait doucement. Sur l'étagère au-dessus des pots en ordre de grandeur décroissant : sel, café, riz, pâtes, etc. Un petit boîtier pour boîte d'allumettes avec grattoir à l'extérieur était accroché au bord extérieur.

Puis un buffet avec napperon, photos de famille, petits médaillons...

« Ils ne vous ont pas parlé de l'oiseau noir ? »

Elle me servit un café claret, sûrement coupé avec de la chicorée, dans de jolies petites tasses blanches... « Quand mon pauvre mari est mort, je sais qu'il y en a à qui ça a fait plaisir. C'est comme ça. Oui je sais qui a enlevé la corne d'abondance, mais c'est un jeu... c'est le même jeu que le "maillage", la nuit ils enlèvent tout ce qu'ils peuvent chez les gens et l'entassent devant la mairie. Bancs, linges, pots de fleurs, volets. Une année, ils ont même pris une charrette et son âne et ils les ont accrochés à un poteau sur l'Arize. Fallait voir le spectacle au matin : apocalyptique. Et chacun de venir rechercher ce qui lui appartenait. On l'a interdit parce que l'année dernière il paraît qu'ils sont allés trop loin. Alors comme on craignait des histoires, la gendarmerie a patrouillé toute la nuit et pourtant c'est cette nuit-là qu'elle est partie la corne d'abondance. Je les ai vus la découper en différents morceaux. Oui c'était bien le camion GRAVELEAU. Et c'était comme si le diable berné était revenu avec ses ouvriers pour défaire ce qu'il avait construit dans la légende. Et puis j'ai bien entendu, distinctement, quel-

qu'un qui s'est mis à hurler dans le camion. Comme dans une scène de ménage. Une voix de femme. Et longtemps elle m'est restée dans l'oreille. Elle se déposait en plaintes et réveillait en moi d'autres plaintes. Puis elle sortait de moi et je l'entendais à nouveau vers l'Arize. Là où un jour un homme avait disparu. Il avait réapparu un jour plus tard. Il se serait retrouvé dans une grotte en plongeant. Comme si son cri n'arrivait que maintenant dans une voix de femme. »

« À moi aussi on m'a volé des reliques. Des objets, du temps, de la fausse présence, mais aussi quelque chose de plus terrible et que j'ignore. Mais je sens bien au fond de moi le trou. Une sorte de force qui m'aurait permis de dire non une bonne fois pour toutes, de n'avoir pas à m'aligner sans cesse sur les autres. Une autre fois, il est revenu le camion, sans hurlement, dans l'embrasement de la fenêtre, j'ai vu cette chose noire qui passait lentement, sans bruit, avec les mêmes lettres sur le côté mais, ce jour-là, je n'y ai lu que GRAVE. Alors je suis sortie pour voir et à nouveau j'ai ressenti ce trou dans la poitrine et c'était comme si l'enfance m'avait quittée d'un coup en ne laissant que des empreintes de deuil. Et je me suis sentie seule comme jamais. Et puis d'autres formes tout aussi silencieuses se mirent à passer : le bruit était comme ôté, comme un habit ôté. Jamais je n'ai autant ressenti que tous les sons habituels ne sont que des habits posés sur d'invisibles formes. Cela est resté longtemps, toute la nuit et lorsque les premiers bruits du matin se sont levés, un chien, je crois, puis une voiture rouge, phares éteints malgré la nuit, je les ai entendus comme s'ils rentraient d'un voyage. »

Peut-être que sur le passage du camion
les gens n'entendront et ne verront que ce qui sommeille
en eux ?

Force magnétique qui attire à elle
toute une substance d'être ?

Voilà la translation furtive.

Et je suis resté longtemps en conversation avec ce que ne
recouvraient plus les habits de bruits et qui n'était pas du

silence et cela s'est mis à parler de moi vraiment, sans pudeur et j'aurai pu crier tant cela faisait mal d'avoir été ainsi floué, brisé ; ce que cette femme suscitait en moi portait une violence que je devais à tout prix évacuer quelque part. C'est alors que le camion passa à nouveau tout aussi silencieux et c'est là que je vis en entier GRAVELEAU et cette fois je me suis décidé à sortir. Et vous auriez vu quel étrange spectacle s'offrait à moi : tout le village quasiment dehors et le camion arrêté devant l'église Saint-Victor, tous phares allumés, et c'était comme si on ne pouvait plus bouger, à simplement les voir charger quelque chose qui nous clouait et nous faisait du bien. Quelque chose allait recommencer peut-être. Peut-être que ce que les hommes du camion enlevaient nous allégerait du plus lourd de nos vies. Et moi cela m'a rendu libre une nuit et cette nuit je ne cesserai plus de la rechercher.

Les translations furtives 4

De plus haut que soi

Entendez ! De l'espace convulsif
Approprié
À la rigueur
Où tout se met en place

Se suggèrent et se déploient
Manquements masques et marques
comme l'invu offert à l'œil
que rien ne retient

Les manquements que le monde nous inflige
sont des perroquets de ferrailles
en haut d'un mur
où nous portons nos mains

Et lorsque nous y saignons
C'est le regard

Il y aurait tant à marcher dans la parole que nous en vacillons
dès que...

Voudrais-tu qu'à la place de cette rivière
ivre d'erre
il y eut dans l'être autre chose
rivée à lui ?
Cette rivière
déjà en place
Là où OLT se renverse en LOT ?
Exactement en cet entrelacs ?

je naquis d'enfance
et puis point.

Il y aurait alors un gué
Dans l'ombre du pont
où l'île d'enfance
se jointe
il y aurait alors lancée la ligne
pour toute la vie
vers le poisson mort

un poinçon
et dans le cuir
il s'agit de dire son enfoncement
gélifié

ensuite
j'avancerai fugueur
dans un corps
À la pointe de la hernie
sous le bandage caché
qui fait souffrir

Dans la vallée
l'allée qui va
au gré du gué
où rien ne passe
que la faute
de s'en aller

et s'exposer avec la langue
à une langue en devenir
D'où nous venait tant d'espérance
à moi

qu'on avait cloué
sur douze stations
des chemins
la dernière et le dernier
c'est le poème

À qui se fier ?

Se méfier de la signature que cette rivière
inocule en nous
Dans chaque voile du regard se coule l'empreinte du poinçon
S'ôter du fier
à nu
traquer sa carte
c'est jour sur jour et nuit de phobies hantée
c'est à chaque degré
un escalier qui fond
dans l'étage d'y exister

c'est que des choses impossibles
qui se transmettent
par les voix entassées du naufrage
les voix des gens

et le roucoulement agacé des comètes

Comme vous êtes
à qui se fier
vous qui lisez
mon chant de pierre.

Qu'auriez-vous à manigancer
un matin où le soleil brise
en fragments le jour exilé

Il prit le masque du sentier
et le porta en loup
aux yeux
que la nuit lui avait laissés

je ne dure que par la terre
que par la herse
des marées flottantes à la crête des mottes
Quand tout cela s'est déposé
dans mes lèvres et qu'à votre sexe
je bois un vol d'ombres liées

je ne dure que par la terre
et maintenant alors sachez
cette terre n'a rien à voir
pas même à voir celui qui crée

c'est la terre aveugle des lettres
où nous nous sommes ensemencés.

Les translations furtives 5

Lettre de Déborah à l'auteur

Monsieur,

Si je me permets de faire intrusion à nouveau dans votre vie, je ne le fais que contrainte et forcée par la colère qui m'envahit devant le pitoyable spectacle que vous avez offert pour clore le récit du Quartier noir. Vos trois personnages virtuels dont je fais partie avec votre double à la manque et ce Portino qui n'en est plus à une frasque près – je vais devoir vous en parler – croyez bien qu'ils se seraient volatilisés sans remords si toute la vérité avait été faite quant à ce qui s'est réellement passé au Bazacle. Au lieu de vous occuper de ce qui se passe vraiment vous essayez toujours de nous engluier dans les débris de votre archaïque « Pays jonglé » que vous n'avez jamais voulu détruire et que vous nous resservez sans scrupule et sans cohérence.

Vous auriez bien aimé assister à un vol de reliques dont les propriétés magiques donneraient à ce territoire une vie merveilleuse ; mais il me faut tout de go vous dire qu'il n'en est rien parce que les caisses que transportaient les cagoulés ne contenaient rien, vous entendez, rien. Car nous, au moins, nous les avons suivies jusqu'à Lézat, Carbonne et Montesquieu-Volvestre où le camion s'est immobilisé devant l'église Saint-Victor. Et les chauffeurs ont disparu. Quand nous avons ouvert les caisses, il n'y avait aucun reliquaire. Ah ça non ! Il n'y avait que des roues en métal rouillées, des bouts de tuyaux, comme une immense horloge démontée. Et comme ça, sans réfléchir, nous avons pris le camion et depuis nous tournons comme des fantômes dans toute la région. Mais

qu'avons-nous donc fait pour errer comme des âmes en peine à la recherche d'une réincarnation qui ne se produira pas ?

Portino nous a quittés ce matin. Figurez-vous qu'il s'est trouvé un emploi dans un autre livre.

L'ombre infinie de César chez Lawrence Durrell p. 72.

Permettez-moi de vous dire que je ne mange pas de pain-là, bien qu'un emploi dans un autre récit me ferait certainement du bien. Ne vous est-il pas venu à l'idée une seule fois que je pourrais être sainte Foy de Conques, ou sainte Cécile d'Albi ?

Lettre de Portino à l'auteur

Monsieur, j'avoue effectivement avoir quitté votre livre pour rejoindre celui de Lawrence Durrell, mais je dois de suite vous prévenir que le nouveau rôle qui m'est offert (contrebande d'objets volés dans les sépultures) n'a rien à voir avec celui que j'étais censé jouer dans votre récit.

Je n'oublie pas que pour vous je n'ai été qu'une rêverie assez peu facile à déplier. Là où je suis vraiment né se situe dans cette portion de route abandonnée juste avant Bozouls, dans une caravane protégée des regards et juste en face d'une grangette. J'ai vu votre homme du car déposer le manuscrit dans la poubelle et je m'en suis emparé par curiosité. Peut-être avez-vous pensé un instant que j'étais un de vos ancêtres ? Pourquoi pas ! Je n'ai aucune information à ce sujet.

Je vous dois un aveu : ce que nous avons découvert dans les tranchées ouvertes par les hommes orange, dans la crypte de Saint-Sernin, au Château d'eau et dans le quartier des abattoirs, c'est une gigantesque machinerie de roues dentées, d'arbres, de pistons, comme un immense moteur (et non horloge comme certaine a l'air de croire) dont le cœur serait bien le Bazacle. Certains rouages avaient la forme d'une lettre, j'y ai même reconnu le A de Charlemagne et cela semble confirmer qu'il y a bien eu des reliquaires volés. Il est possible que les hommes cagoulés aient enlevé quelques pièces essentielles.

Vous ne vous êtes pas suffisamment demandé ce que les flancs du car de Lavour à Espalion pouvaient bien contenir.

PS À votre place, je me méfierais de cette Déborah. Je pense qu'elle ne dit pas tout mais, maintenant que je suis dans un autre récit, j'ai peur de vous influencer dans le mauvais sens. Merci de m'avoir correctement traité. L'idée du livre parlant d'Égypte n'est pas mauvaise car je me retrouve à nouveau confronté à ce pays dans mon nouveau livre. Si vous souhaitez me joindre :

Portino Pacheco

Les Alyscamps

BP 12 - 13300 Arles